

JOURNAL DU FRONT

L'avant-garde

Edité par le
FOYER DU FRANÇAIS ANTIFASCISTE
18, Av. Pi i Margall
BARCELONE

Institution patronnée par le COMMISSARIAT DE PROPAGANDE
de la
GENERALITAT DE CATALUNYA

Ce journal est envoyé gratuitement au Front. Soldats, demandez-le.

Prix de vente dans les kiosques: 25 centimes.

Un nouveau témoignage de solidarité internationale



★
Albert Varloteau, Secrétaire de l'Union des Syndicats de la Région Parisienne, a eu l'occasion, au cours de sa visite à Barcelone, de constater l'intensité et l'efficacité de l'action du Foyer, et de vérifier, en vue du contrôle utile, le montant exact du concours apporté par les organisations françaises; en nous quittant, il nous a remis l'émouvant salut aux camarades du Front, que nous publions ci-après:

Avant de quitter la terre d'Espagne où un peuple lutte à mort contre les nations fascistes coalisées; après avoir salué la République et l'Armée populaire qui vaincra la force bestiale qui veut lui ravir son sol et soumettre un grand pays à l'esclavage, je me tourne vers nos camarades des Brigades Internationales.

Simplement, sans phrases, dans mon langage d'ouvrier de Paris, je leur déclare:

Vous avez su par votre courage et votre héroïsme barrer par vos poitrines la route au fascisme, la route à la guerre mondiale. Les ouvriers de Paris le savent, les prolétaires du monde entier le savent.

Votre action, c'est vrai, n'est pas terminée. Mais la grandeur de la cause défendue mérite sur le Front du Proletariat mondial la même attention qu'aux premières lignes à Madrid ou à Teruel.

Nous, représentants des ouvriers de France, nous jurons de tout faire à vos côtés et dans un soutien actif, pour que jamais l'Espagne ne connaisse la marque infamante du fascisme. Nous jurons de tout faire dans notre propre pays pour barrer la route à notre propre fascisme.

Il faut, camarades, que le fascisme international trouve son tombeau sous les murs de Madrid républicain.

Vive l'Espagne républicaine! Vive le Proletariat mondial!

Albert Varloteau
Secrétaire de l'UNION DES SYNDICATS
DE LA REGION PARISIENNE

L'Espagne républicaine a reçu ces jours-ci la visite de deux importantes délégations: l'une, du Comité de Coordination et d'Information pour l'Aide à l'Espagne Républicaine, l'autre du Front Populaire de la Région Parisienne. La première comprenait les personnalités suivantes:

Dr. Henri Wallon, Mr. Jean Zyromski, Mme. Madeleine Braun, Professeur André Oltramare, Mr. Rudolf Leonhard, Mr. Alessandro Bocconi, Reverend Leonard Williams, Mr. Warren Mc Ilraith, Dr. Sachet, Mme. Rybakova.

La deuxième était formée par les personnalités ci-après:

Mr. Bernet, Mr. Coste, Mme. Madeleine Langevin, Mr. Pierre Le Brun, Mr. Clement Magnaval, Mr. Pierre Metayer, Mr. Raimbault, Mr. Sahors, Mr. Varloteau.

Nous croyons inutile de souligner la haute importance des personnalités dont on vient de lire les noms.

Arrivés à Valence le 9 courant, les délégués étaient reçus à l'aérodrome de Manises par le Chef de la Presse Etrangère, Rubio Hidalgo, et, à midi, par S. E. le Président de la République, Mr. Azaña. Ils visitaient ensuite, à La Lonja, Mr. Martinez Barrio, Président des Cortes, lequel s'entretint séparément avec chacun d'eux et leur offrit un lunch; le Ministre d'Etat, Mr. Giral, le Sous-secrétaire Esplà et d'autres personnalités assistaient à cette réception.

Au diner offert et présidé par Mr. Esplà, participaient les représentants des partis politiques du Front Populaire, les délégués des Femmes antifascistes et du Secours Rouge International, le Représentant du Ministre de l'Instruction publique, etc...

Accompagnées de «La Pasionaria», les Délégations visitèrent la colonie infantile de Perelló, et la délégation de la Brigade internationale.

Le 10, les Délégués visitaient la prison de San Miguel de los Reyes, où ils purent s'entretenir avec les prisonniers italiens. L'après-midi, visite du

Comité d'aide à l'Espagne. Réception à la Présidence avec l'assistance de tout le Gouvernement, du Général Miaja, de hautes personnalités et des représentants de la presse étrangère accrédités à Valence.

Le 11, les Délégations partaient à Madrid, accompagnées par Mr. Quiroga, de la Censure du Ministère d'Etat et les représentants des partis politiques. Elles étaient accueillies par le Général Miaja, le colonel Ortega, le camarade Anton et tous les héroïques combattants du secteur. A Alcala de Henares, elles assistaient à l'émouvant défilé de la brigade du «Campesino».

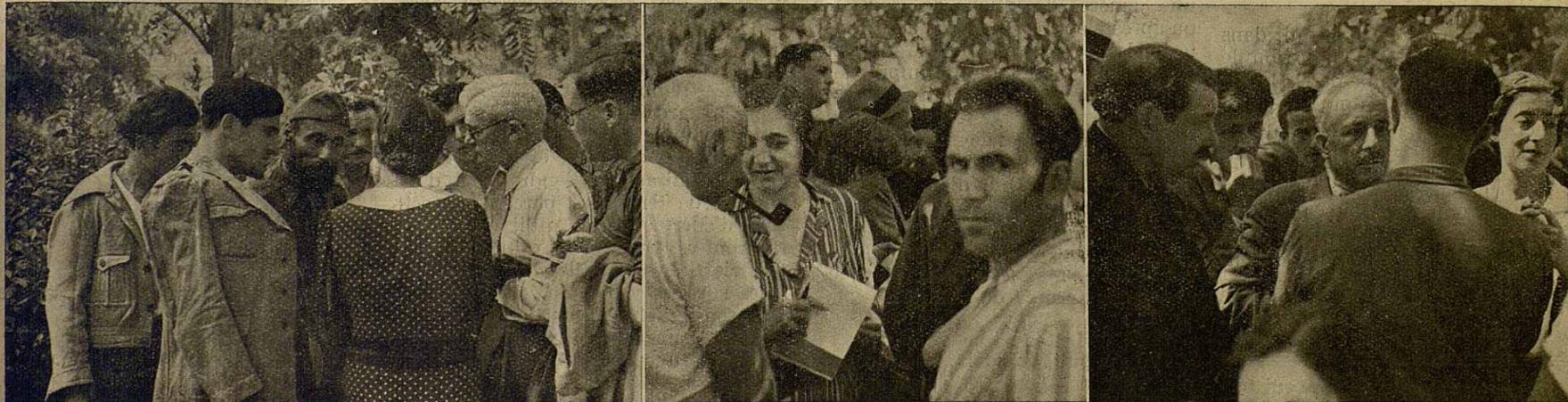
Au Ciné Salamanca, où eut lieu un meeting et où l'enthousiasme fut indescriptible, prirent la parole Ortega, Anton, Miaja et plusieurs membres des délégations.

Les Délégations furent, le 14, à Albacete, les hôtes de la célèbre Brigade Internationale.

Invités le 16 à Valence, par le Ministère de l'Instruction Publique, à la magnifique colonie infantile de Bellus, où plus de 400 enfants sont merveilleusement soignés, les Délégués déjeunèrent au milieu de ce petit monde et revenaient à Valence pour assister à la réception préparée en leur honneur par le Secours Rouge International. Ils partaient le 17, en avion, pour Barcelone.

Reçus à leur arrivée à l'aérodrome du Prat par le Foyer du Français Antifasciste, ils visitaient notre Maison et se déclaraient hautement impressionnés par notre organisation.

Vers 18 heures, le Président de la Généralité, Luis Companys, recevait les délégués, qui se rendaient ensuite au meeting du «Casal de la Cultura». Parmi les Délégués qui prirent la parole, Ziromsky, le Pasteur Williams, Magnaval, Métayer, Varloteau, de la C.G.T., détachons la vibrante allocution de ce dernier, qui a extériorisé la chaude et active sympathie et la communauté des sentiments antifascistes des ouvriers de Paris, et a réitéré de la part de ses camarades, le ser-



Entretiens et conversations cordiales des Membres des Délégations (parmi lesquels on reconnaît sur nos clichés le Pasteur Williams, Rudolf Leonhard, Magnaval, Varloteau, Coste, Alessandro, Bocconi, Madeleine Braun...), lors de leur séjour aux fronts de combats de Madrid.

ment d'apporter une aide positive aux efforts de l'Espagne républicaine.

A 21 heures, pendant que plusieurs Membres visitaient la «Casa Internacional» que le P.S.U.C. a installée à Barcelone, le Professeur Wallon, Le Bruin et l'ancien député socialiste italien Bocconi, parlaient au peuple catalan par radio, dans une émission spéciale du Foyer du Français Antifasciste.

Le lendemain, après une matinée consacrée à des visites d'usines de guerre et de garderies d'enfants réfugiés, les Délégations quittaient Barcelone en avion, saluées au départ par le responsable du Foyer du Français Antifasciste, qui assumait la représentation du Commissariat de Propagande de la Généralité de Catalogne.

Dédicace du Professeur WALLON du Collège de France



Après avoir vu à Albacete plusieurs de nos camarades des Brigades Internationales, après avoir visité leur Foyer à Barcelone, je suis heureux de leur adresser mon salut fraternel et le témoignage de mon admiration. Ils ont sauvé l'honneur en prenant les armes pour la République espagnole, en versant leur sang pour la cause de l'antifascisme et de la civilisation, alors que les Gouvernements démocratiques n'ont que trop cédé aux chantages des gouvernements fascistes.

Dr. Henri WALLON

Salut à Jean Renaud Membre du Comité Central du Parti Communiste

Le Comité central du Parti communiste français adresse son salut fraternel au camarade Renaud Jean, membre du Comité central, député du Lot-et-Garonne et président de la Commission de l'agriculture de la Chambre, à l'occasion de ses cinquante ans.

Il salue en lui le vaillant lutteur, le travailleur opiniâtre, qui a déjà donné trente années de sa vie pour la cause des ouvriers et des paysans de France, et qui est un exemple vivant de la fidélité au Parti.

Il salue l'homme d'action qui, dans tous les domaines, à la Commission de l'agriculture, à la tribune de la Chambre et dans le pays, a toujours lutté avec acharnement pour que des réformes substantielles soient enfin votées pour les paysans de France.

Il souhaite longue vie à notre camarade auquel il renouvelle le témoignage de son affection et de sa reconnaissance pour continuer avec tout notre Parti la lutte pour une paysannerie prospère dans une France libre, forte et heureuse.

«Le Front populaire est le seul terrain sur lequel puissent s'unir toutes les forces antifascistes» — déclare del Vayo à Valence.

LUNDI 21^e semaine à l'antre LUNDI 19

Le chroniqueur de l'actualité, au regard du conflit espagnol, ne peut pas se plaindre de la disette de nouvelles; il a de quoi se mettre sous la plume! Cependant, pour ne pas fatiguer le lecteur, je passerai en revue très légèrement les faits du moment. Tout juste pour en laisser trace dans les archives de l'AVANT-GARDE, et fournir des jalons à ceux qui, plus tard, chercheront à se reconnaître au milieu du fatras inconcevable de la période actuelle.

La découverte, à Marseille, d'un centre d'espionnage au profit des insurgés, d'autant plus déplorable aux yeux d'un français que les inculpés de premier plan sont des fonctionnaires, a ramené l'attention sur les agissements du fascisme espagnol en France. En liaison avec ceux de Marseille, les agents de Franco opèrent à Biarritz, qui est, on le sait depuis longtemps, un centre extrêmement actif d'espionnage au service des rebelles. Ceux-ci ont leur quartier général à St Jean de Luz, ainsi que je l'ai montré moi-même dans une enquête publiée récemment. Je pourrais en dire autant d'autres points du territoire français, notamment de Verdon-sur-Mer, à l'entrée de la Gironde. Le Verdon est le point central du soi-disant Contrôle de la Non Intervention, à la barbe duquel le pétrolier «Campoamor», destiné à Bilbao et stationné depuis quelque temps devant le môle, fut enlevé par un équipage «nationaliste» réuni sur place. Pourrais-je signaler que, parmi ces «nationalistes», il devait se trouver trois Italiens que j'ai vus débarquer, porteurs de malettes, à la gare du Verdon, et se diriger... au Bureau du Contrôle de la Non Intervention. Tout simplement!

Entre temps, la Police de Marseille se montre grandement surprise des faits et gestes des acolytes de Franco... Moi, c'est plutôt sa surprise qui me surprend!

La haute considération que je nourrissais jusqu'ici à l'égard du Comité de Non Intervention, dont les mémorables séances figureront en bonne place dans l'histoire de la capitale britannique, a subi une grave atteinte: en effet, je viens d'apprendre que toutes les Nations assises à la table ronde du Comité — hors l'unique exception de l'Angleterre —, négligeaient froidement de verser la cotisation convenue, et n'avaient pas aligné le plus infime rotin! Cette noble Compagnie serait en réalité le Comité-de-non-intervention-dans-les-frais, ou, en termes courants, le Comité de la Resquille!

Si l'on se souvient des âpres et longues discussions que provoqua la discussion des quote-parts de chacun, laquelle donna lieu à plusieurs sous-comités, car certaines nations renâclaient sur le chiffre, et d'autres, prétextant la pénurie de devises, offraient de payer en livraisons de vieux journaux et de boutons de culotte, c'est une amère déception de constater qu'après s'être enfin mis d'accord sur le mode de contribution, ces vingt-six pays ont, à une unanimité impressionnante, évité de se rencontrer avec le Caissier!

Mais je me demande: comment diable se débrouillait-il, le Caissier, pour faire les fonds? Oui, d'où vient l'argent? Pour une fois, pas de Moscou, puisque les Soviets eux-mêmes n'ont pas payé! Une enquête, me semble-t-il, est urgente. Mais c'est égal: je n'aurais jamais cru ça du Comité...

«Vox populi, vox dei». Voix du peuple, voix de Dieu. Cet adage latin a été si souvent vérifié par les faits qu'il devient oiseux de le rappeler. J'y songeais cependant ces jours-ci, en lisant

les argumentations embrouillées que l'on nous a fournies à l'occasion de l'incident du «Maréchal Liautey» à Las Palmas. Le bateau français étant entré dans le port, les «autorités» sont montées à bord, et ont exigé la livraison de trois sujets espagnols; l'équipage français, devant cette irruption et cette exigence, a opposé une énergique résistance; et ce n'est que sur l'intervention du Consul français à Las Palmas que le calme a pu être rétabli.

Or, le Consul, et au dessus de lui les milieux officiels français, expliquent qu'en vertu d'un accord franco-espagnol déjà ancien, les Autorités d'un port ont la juridiction sur les navires entrés dans ce port. Tout était donc parfaitement régulier dans l'attitude de ces Messieurs de Las Palmas.

Il est probable que si on réunissait une centaine de légistes, cinquante nous démontreraient irrécusablement que cette thèse est la bonne, et cinquante autres nous prouveraient le contraire. L'interprétation des textes est une chose très divertissante pour les malins, et décevante pour le vulgaire. Moi qui n'entends rien à cette science, je ne m'explique pas comment, pour respecter un contrat signé naguère avec un Gouvernement espagnol, la France consent à délivrer aujourd'hui à des rebelles, des pirates, des hors-la-loi (toutes ces désignations sont valables puisque Franco n'est pas reconnu), des sujets ou citoyens ressortissant du Gouvernement espagnol d'aujourd'hui, successeur légal et régulier de celui d'autrefois.

Mais pour l'homme du peuple que je suis, comme le sont les simples marins du «Maréchal Liautey», toute cette discussion est parfaitement répugnante. Les simples marins du «Liautey», comme moi-même, estiment qu'il est vexatoire pour la France, de laisser des hommes au service d'un traître insurgé contre son pays envahir un navire français, en retirer des passagers par la violence, et se livrer à des menaces et des attitudes de force à l'égard de l'équipage français. Voilà ce que le peuple éprouve instinctivement, et son sentiment spontané est meilleur et plus sûr que la casuistique des rhéteurs.

Les journaux nous ont apporté ces jours-ci une nouvelle impressionnante: «Las fuerzas de la marina de guerra se apoderan de la Capital». Il s'agit... du Paraguay! Est-ce que vous avez une idée de la marine de guerre du Paraguay? Il est vrai que les gens d'Asuncion n'auront pas opposé une résistance bien farouche.

Monsieur René Benjamin avait déjà décrit — très brillamment, nous dit «Confessions» —, les yeux de Mussolini. Je déplore de n'avoir pas lu ce portrait. En échange, je trouve dans «Candide» la description par le même écrivain des yeux de Franco (décidément ce doit être une passion chez Benjamin). La voici:

«Ah! quel regard! Inoubliable, comme celui de tous les êtres rares. Regard inquiet, tremblant, et plein de douceur; regard qui empêche une définition simple du général Franco. L'homme est délicieux et mystérieux. C'est un miracle de tendresse et d'énergie; de tendresse, parce qu'il est fin; d'énergie, parce qu'il est loyal. Le front est beau: c'est celui d'un esprit clair. Les sourcils sont bien dessinés sur des yeux doux et chauds... Une sensibilité féminine et des traits délicats. Dans le sourire de cet homme, on devine une âme de femme.»

Dieu, qu'en termes galants ces choses-là sont dites! Si ce portrait, il est vrai, ne nous apprend rien de nouveau sur Franco, que l'on connaît en Es-



Madeleine Braun, la vibrante antifasciste à qui nous devons la création du «Comité International de Coordination pour l'aide à l'Espagne Républicaine», dont l'existence a permis la simplification et, partant, le meilleur résultat, l'efficacité réelle du concours pratiquement apporté par l'étranger à la nation héroïque, a bien voulu nous faire la déclaration suivante:

A tous les camarades français qui luttent pour la défense des libertés et de la paix, je tiens à dire avant de quitter l'Espagne, toute ma fraternelle et profonde affection.

Madeleine Braun

Un salut de Madeleine Langevin

Un salut très cordial de Paris et des futures de la Région parisienne. Et de moi personnellement, mes sentiments très sympathiques et un grand merci pour le dévouement avec lequel vous servez notre cause de tous.

Madeleine Langevin

Ces Chinois!

Les Japonais se plaignent que les Chinois nourrissent des «sentiments inamicaux» à leur égard. Ces Chinois sont bien difficiles. On occupe leur territoire, on les massacre, on incendie leurs maisons, on ferme leurs écoles, on supprime leurs journaux, on s'installe dans leurs ports, dans leurs gares, et ils boude, et quelquefois ils arrivent même à tirer un coup de fusil. L'éducation des Chinois est toute à refaire et il est urgent que les Japonais s'en chargent.

Il doit y avoir quelque fondement dans ce fatalisme chinois qui dit: que les Japonais viennent, dans deux cents ans nous les aurons engloutis digérés, comme nous l'avons fait des Mongols et de tous les autres envahisseurs.

Ce qui exaspère Tokio, c'est qu'avec la Chine, lorsqu'on a tout fait, tout obtenu, on s'aperçoit que tout est à recommencer.

Quand un général traître est arrêté en U. R. S. S., toute la grande presse française se lamente.

Quand les héros soviétiques du pôle sont à Paris, la même presse est d'une discrétion absolue.

Est-ce une consigne?
Est-ce un contrat?

page aussi bien que chez «Candide», du moins nous montre-t-il à nu, si j'ose dire, le talent de René Benjamin. Voilà enfin un écrivain consciencieux et... pénétré de son sujet!

J. ARNAUD

NOUVELLES DE FRANCE

Le Comité à la mémoire de Montanari, constitué sur l'initiative du Secours Populaire de la Seine, et du Comité Gramsci à l'Hay-les-Roses a organisé une grande manifestation, pour la commémoration de la mémoire du vaillant lutteur antifasciste italien Montanari, assassiné le 9 août 1935, au métro Belleville, par un agent du fascisme italien.

TOUJOURS LES COMPRESSIONS

Une aimable compétition a eu lieu récemment entre les reines de tous les territoires de la France d'outre-mer.

La haute personnalité désignée par le gouvernement de Front populaire pour organiser ce concours de beauté n'était autre que le sympathique M. Kartoffel, dit Maurice de Waleffe...

... Lequel toucha, pour pourvoir aux menus frais de ces demoiselles, la coquette somme de 200.000 fr.

Malheureusement, il apparut bientôt que M. Kartoffel, une fois palpés les 200 sacs, les relâchait plutôt avec des lance-pierres.

En parfait galant homme.

Jusqu'au jour où M. Max Hymans, sous-secrétaire d'Etat à l'Exposition, le fit venir et lui passa, à ce qu'on raconte, un savon plutôt soigné.

Et les reines purent, enfin, avoir un peu d'argent de poche.

LE THEATRE ACADEMIQUE D'ART «MAXIME GORKI» DE MOSCOU EST A PARIS

Il faudrait, a fort bien dit un jeune poète soviétique, que l'art de la terre socialiste fût compris comme l'art d'une nouveauté humaine, d'une conception toute autre de cet air, de ces objets, de ces mots, de ces actes, de ce pain.

Après des années de fermentation salutaire, le théâtre soviétique, comme un bon vin, se trouve actuellement plus pur que jamais.

Telle est l'impression première qui se dégage des représentations qui nous sont données par le théâtre académique d'art «Maxime Gorki» de Moscou.

Et cet art est, avant tout, un concept d'actualité. Arme dans la lutte de classes, outil de la construction socialiste, il a de plus, pour les citoyens du pays des Soviets le rôle de façonneur, d'éducateur, de guérisseur. De réparateur, autant que d'ingénieur des âmes, parce que la souffrance existe encore, et qu'elle se fait surtout sentir lorsque la vie nouvelle affronte les vestiges du passé. L'art, qui trempe la conscience de la jeunesse, aide encore, et dans de nombreux cas, ses aînés à accomplir, en eux-mêmes, leur propre révolution.

S. P.



Clément Magnaval, du Parti Communiste, et Conseiller Municipal de Paris, adresse une chaleureuse exhortation aux hommes des fronts qu'il vient de visiter, en compagnie de ses Camarades.

Romancero de la guerra

Du livre intitulé Le Romancero de la guerre civile, Georges Pillement a recueilli un certain nombre de poèmes inspirés par la guerre du Fascisme aux meilleurs poètes espagnols de la nouvelle génération.

C'est de cet excellent recueil que nous avons tiré les poésies ci-après.

Le traître Franco

Traître Franco, traître Franco,
Ton heure sonnera bientôt!
Si ton nom était vraiment franc,
On le lirait sur ton visage
Qui s'illuminerait de sang,
Si ton sang était vraiment franc,
Mais ton nom ne serait que honte,
S'il éclatait sur ton visage,
Il proclamerait, par ton sang,
La trahison qui l'engendra.
Car tu trahis ton sang lui-même,
Et tu renies sa vérité.
Traître Franco, traître Franco,
Ton heure sonnera bientôt!
Comme un vain masque, notre peuple,
Te jette ton nom à la tête
Et découvre la trahison
Que ton nom, faussement, protège.
Traître même à l'honneur,
Traître à ta cause même,
Tu es doublement traître:
A ton sang et à ta patrie.
Tu livres l'Espagne sans armes
A la trahison hypocrite
Et tu assassines son peuple,
Qui est l'âme de son âme.
Traître Franco, traître Franco,
Ton heure sonnera bientôt!
Ton nom sera un étendard
Qui proclame ton déshonneur.
Si la trahison criminelle
Est, pour toi, la sincérité,
Ton nom est maintenant la honte
La plus noire qu'ait eue l'Espagne.
Ton nom n'est déjà plus un nom,
Et ton sang ne peut l'éclaircir,
Tu es traître et enfant de traîtres,
Et bâtard dans ta propre caste,
Et tu n'as déjà plus de nom,
Tu n'es plus un homme, tu n'es rien.

JOSÉ BERGAMÍN

Radio-Séville

Attention! Radio-Séville!
Queipo de Llano aboie,
il crache pour vous, il mugit,
et sait braire à quatre pattes.
—Radio Séville! — Messieurs,
ici, un sauveur de l'Espagne.
Vive le vin, j'engloutis Malaga,
lundi j'avalerai Jerez,
mardi Montilla, Cazalla,
mercredi Chinchon, et jeudi
je serai saoul — et le matin,
je veux toutes les écuries
de Madrid. Toutes les étables
me donneront leur doux fumier
pour me former un lit moelleux.
O quel délice de dormir,
avec, pour mol oreiller,
pour la plaie de mes naseaux,
deux râteliers de luzerne!
Quel honneur d'être amené,
par le licol au ferrage,
de recevoir à mes sabots,
cloués de clous à crochets,
les fer-à-chevaux que Franco
gagna bravement en Afrique!
Hélas, déjà le bât me blesse,
déjà se dresse ma croupe,
déjà les oreilles me poussent
et déjà mes dents s'allongent!
La bride me devient courte,
les rênes peu à peu m'échappent
je galope et galope... au pas!
Je serai demain à Madrid!
Que les collèges se ferment
mais que les bistrotis s'ouvrent.
Surtout pas d'universités
ni de lycées, il n'en faut plus!
Que le vin vienne à la rencontre
d'un libérateur de l'Espagne!

—Attention! Radio-Séville! !
le général de cette place,
brute doublée d'un imbécile,
Queipo de Llano, se tait.

RAFAEL ALBERTI

Tout pour le front populaire Tous contre la réaction!

Il aurait fallu être aveugle pour s'imaginer que les puissances réactionnaires seraient demeurées placidement les mains dans les poches et le sourire aux lèvres en face d'une C. G. T. forte de cinq millions de membres et qui, de plus, entraîne dans son sillage l'immense majorité des ouvriers encore inorganisés.

Et il faudrait avoir perdu tout bon sens pour croire qu'il est possible, sans danger, et qu'il est même utile, de faire revenir en surface des querelles partisans dont la mise au rancart, voilà dix-huit mois, fut la condition de nos succès.

C'est bien ce qui fit la rage de nos ennemis et c'est pourquoi ils s'acharment contre cette unité syndicale comme ils s'acharment pour briser le Front populaire dans le même temps où ils s'attaquent à nos conquêtes communes.

Le Bureau confédéral a sagement agi en prenant au sérieux cette offensive de la réaction contre l'union qui fait notre force.

Du point de vue revendicatif, nous avons, comme on dit, du pain sur la planche, et les périls, hélas, ne nous



Albert Bernet, architecte, de l'Union Socialiste Republicaine.



Jean Ziromski, Le Brun et Métayer, durant leur passage à Valence, n'ont pas échappé à l'oeil indiscret de la caméra.

manquent pas pour le moment: point n'est besoin d'en inventer.

La situation financière du pays n'est pas si brillante, et les solutions qu'on nous impose sont loin d'être matière à réjouissance.

La guerre fraye sa voie dans le monde par l'Espagne et la Chine du Nord. Ne perdons pas notre temps si précieux à des discussions inopportunes; resserons nos liens, au contraire; renforçons notre unité pour renforcer nos rangs de millions de nouveaux combattants du pain, de la liberté et de la paix.

La réaction, c'est son plan, voudrait brouiller nos cartes, nous faire oublier sa propre existence, préparer tranquillement ses traquenards, ses coups, à l'abri de disputes qu'elles voudrait susciter dans nos rangs.

Nous ne sommes point là pour satisfaire ses désirs, mais nous voulons écarter les difficultés qu'elle accumule sur notre route, nous voulons maintenir et étendre nos positions économiques et syndicales, nous voulons écarter l'épouvantable guerre de nos foyers; nous voulons épargner à notre pays l'épreuve de la dictature fasciste qui conduit tout droit à la guerre. C'est le moment ou jamais de consolider le Front populaire, de renforcer notre fraternité, d'ouvrir larges les portes de notre belle C. G. T. à tous ceux qui, comme nous, sont menacés.

Tous contre la réaction! Ces quatre mots devraient être imprimés en lettres énormes et affichés dans toutes nos permanences syndicales.

G. MONMOUSSEAU

Victimes de l'autarchie

Le nombre des chiens diminue sans arrêt en Allemagne. A Berlin, 13.000 chiens disparaissent chaque année, et l'on estime à 200.000 le nombre de ceux qui sont éliminés annuellement dans le Reich.

Cela prouve que la misère s'accroît et que beaucoup de personnes n'ont plus les moyens de nourrir un chien.

Explication trop simple pour la presse hitlérienne, qui en donne une autre: le chien tient souvent dans un ménage la place d'un enfant, et comme la natalité augmente, le nombre des «ersatz d'enfants» diminue.

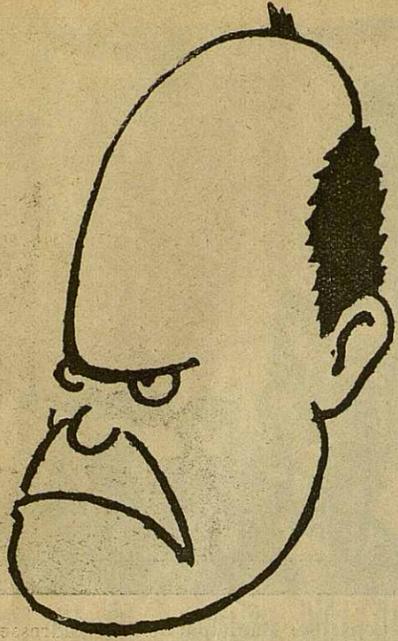
Les services du Dr. Goebbels ne manquent jamais d'imagination.

En Allemagne les «ersatz», dont on fit usage pendant la guerre, redeviennent d'un emploi de plus en plus fréquent. Dans les magasins, les paquets sont attachés avec des ficelles de papier; on a mis en vente du savon sans corps gras, comme pendant la guerre.

Plus de réfugiés espagnols!

Le gouvernement français a fait savoir à l'Angleterre qu'il ne pourrait plus accepter de réfugiés espagnols. Il reste bien entendu que cette mesure ne concerne point le Duc de Tolède.

L'ex-roi Alphonse XIII et sa famille pourront continuer à circuler librement sur tout le territoire.



L'histrion en tournée

Nous attendions le discours de Mussolini, annoncé longtemps à l'avance, et qui devait être traduit et reproduit dans toutes les langues et pour tout l'univers. Nous l'avons entendu : il n'a pas été à la hauteur de la mise en scène organisée à cette occasion.

Ce discours, que depuis plusieurs jours la presse mondiale commente, en essayant d'en tirer une indication, une lumière quelconque, pour éclairer les perspectives de la politique générale, il faut bien reconnaître qu'il ne contient absolument rien.

Hâtons-nous de préciser que, pour nous, notre opinion est faite : le dictateur a depuis longtemps montré son jeu, c'est le seul hommage qu'un antifasciste ait à lui rendre. Il n'y a rien de nouveau à en attendre sur ce point : le défi lancé à l'humanité, à l'Europe et notamment à l'Angleterre avec l'invasion et l'occupation de l'Ethiopie ; l'alliance avec l'Allemagne ; l'intervention armée en Espagne ; la domination exercée en Méditerranée, d'abord plus ou moins dissimulée, aujourd'hui brutalement affichée, puisque des navires de surface italiens attaquent et détruisent des navires, tout cela constitue une prise de position que personne ne peut plus méconnaître. Mais on aurait pu espérer que Mussolini ferait quelque déclaration sensationnelle. Il n'en a rien été.

Des répétitions vulgaires : la réaffirmation de l'Empire, l'axe Berlin-Rome, le refus de tolérer le «bolchevisme» en Espagne ; hors de cela, la piètre ritournelle d'une Italie incomprise ; des protestations d'un esprit et d'une volonté de paix, qui s'accordent mal avec l'allusion à la collaboration germano-italienne «en fait», que Mussolini a cru devoir souligner pour le cas où nous n'aurions pas bien compris, et avec les torpillages quotidiens qui se répétaient dans les Dardanelles à l'heure même du discours de Palermo. Discours en somme inconsistant, et que Mussolini semblait faire, en phrases détachées et comme répondant à une organisation de hurras successifs, plutôt comme une vedette en exhibition que comme un homme d'Etat.

Car voilà, pour quiconque a écouté objectivement cette harangue, précédée, cela va sans dire, d'une présentation radiophonique semblable à ces mouvements de scène et cette progression orchestrale qui, au théâtre, préparent l'apparition du héros, voilà la principale impression ressentie en ce qui concerne la figuration du personnage central. Quant à ce peuple qui faisait chorus, qui poussait, aux chutes de phrase convenues, des hurlements manifestement dirigés par une claque instruite, il faudrait n'avoir aucune idée des choses du théâtre, où les Italiens excellent, pour faire crédit à son enthousiasme. Et c'est la deuxième impression éprouvée par l'observateur : elle est aussi pénible que la première : quand l'histrion fatigué se rend compte qu'il ne tient plus son public, il se retire ; malheureusement, l'Histoire celle de Rome, nous dit que l'un d'eux mit le feu au théâtre.

L'espionnage Franquiste en France

L'enquête relative à l'affaire de Marseille a abouti, à quatre arrestations, dont celle du chef de la bande des espions franquistes de Marseille.

Sentenac, surnommé aux P.T.T., membre du P.F.T., dérobait les télégrammes adressés au gouvernement républicain de Valence. Lorsqu'il était absent c'est Pigeyre, membre du P. S. F., qui le remplaçait dans cette vile besogne ; quant au vicomte Henri Mayor de Montricher, membre de l'A. F., son rôle consistait à prendre les télégrammes dérobés que lui remettaient ses complices, et de les communiquer à José Lasasosa, 35 ans, qui faisait parvenir les documents aux rebelles.

L'activité du port de Marseille n'échappait pas à leurs investigations, aussi les rebelles étaient-ils très au courant des départs de bateaux.

La perquisition faite au domicile du P.P.F. Sentenac, fut édifiante, au cours de laquelle la police découvrit d'importants documents et un répertoire en langage conventionnel. Une correspondance suivie avec un général rebelle espagnol a également été saisie.

On posséderait dès maintenant les preuves que le bombardement d'un cargo espagnol, au large du Grau-du-Roi, aurait été provoqué à la suite du détournement de télégrammes chiffrés du gouvernement de Valence.

Lasasosa, qui possédait une somptueuse automobile, et dépensait sans compter, recevait souvent la visite à Marseille d'un mystérieux personnage qui arrivait d'Espagne rebelle en avion et repartait de même.

L'enquête qui se poursuit amènera sans doute la découverte, pour peu qu'on veuille s'en donner la peine, des ramifications qui liaient entre eux, dans les diverses villes de France, les agents de Franco.

Le 18 avril, le sous-marin allemand «N. 27» arrivait à Pasajes venant du Portugal ; le commandant allemand Bauer, chimiste et physicien réputé, en débarqua.

Et ce fut alors une succession d'atentats :

A Marseille, explosion de bombes à bord d'un navire espagnol.

Peu de temps après, à Perpignan, une bombe éclate dans la cour du consulat d'Espagne.

C'est ensuite, à Bayonne, une machine infernale déposée dans le consulat ; à Cerbère, une bombe sous le tunnel, et à nouveau à Marseille, une automobile du Secours populaire de France, transportant des vivres pour les républicains espagnols, qui saute en pleine route.

Enfin, le 4 mai, une bombe explose dans l'express 1513 Bordeaux-Marseille.

Affaire Navchine, Garola, Toureaux, Rosselli, autant de crimes impunis, commis par les terroristes fascistes.

Tous ces crimes, sont l'œuvre des bandes organisées sur le territoire français, à la solde de Franco, d'Hitler et de Mussolini et dirigées par le commandant von Orsten, chef incontesté du service secret allemand en Espagne. Cet espion voyage tranquillement en France, sous le couvert d'un passeport espagnol.

Von Orsten est secondé par son compatriote Karl Grandt, qui est en liaison avec d'autres agents de Franco agissant sous le couvert de l'immunité diplomatique ; comme c'est le cas pour Enrique del Campo, muni d'un passeport mexicain, et de son ami, Mariano Calvet lequel a établi son siège à Perpignan.

Mais le plus immédiatement dangereux est le commandant Troncoso d'Irun. Accrédité comme diplomate, ce dernier s'occupe du contrôle avec l'ambassadeur anglais à Biarritz.

Les arrestations de Marseille doivent être le départ d'une épuration générale des agents de Franco, Mussolini et d'Hitler.

Le peuple de France ne compren-

drait pas que ces espions puissent, impunément, continuer leur criminelle besogne, qui a déjà coûté trop de sang au peuple espagnol.

LE RAPPORT DE L'AGENT N.° 40

D'autre part, *Ce soir* vient de publier une dépêche de son envoyé spécial, laquelle cite un rapport de l'agent n.° 40. *Il écrit* :

Ce document, dont j'ai pu avoir connaissance ce matin, est un rapport adressé par l'agent n.° 40 de la filiale de Marseille de Franco à la villa «Grande Frégate» à Biarritz, service de l'espionnage maritime.

Le rapport de l'agent n.° 40 dit textuellement :

«D'après les renseignements que j'ai obtenus de certains fonctionnaires français, il y aurait lieu de surveiller les bateaux suivants, dont le faible tonnage se prête à des embarquements clandestins dans les petits ports de la Méditerranée. Ce sont : le Riri, moteur à mazout, peint en gris, cheminée à l'arrière, jaugeant 120 à 140 tonnes...»

Ce rapport est daté du 28 juin dernier. Il y a quelques jours, le Riri était effectivement arraisonné et séquestré par les rebelles de Franco.

Deux autres bateaux sont mentionnés dans le rapport en question : le *Gaulois*, jaugeant 400 tonnes, et le *Franc*, jaugeant 600 tonnes.

L'auteur du rapport saisi ajoute qu'il «se trouve quotidiennement à Agde et à Valras».

«Si je constatais quelque chose d'anormal dans un de ces ports, écrit-il, je vous en aviserais immédiatement ; mais pour plus de célérité, ne vaudrait-il pas mieux que je sois en rapport avec vos amis de Sète ? Je pourrais ainsi agir plus rapidement et plus efficacement. J'ai reçu dernièrement la visite de deux messieurs de Sète, qui m'ont demandé de leur adresser des renseignements que je pourrais avoir sur le trafic du port d'Agde. Je ne puis pourtant faire ce travail sans votre autorisation. Voudriez-vous me fixer à ce sujet ? Si cela vous semblait nécessaire, je pourrais alors vous verser la fin de la semaine, vendredi par exemple...»

Il faut aussi sourire

EMPEREUR ET ROI

Gros émoi l'autre jour au Palais Farnèse. Comment fallait-il rédiger l'invitation au roi pour l'inauguration de l'exposition annuelle de la Villa Médicis ? Le chargé d'affaires de France prierait-il Sa Majesté l'Empereur et Roi ? C'était le conflit avec le quai d'Orsay et la S. D. N.

On réfléchit, on consulta beaucoup. Un monsignore du Vatican donna la formule et l'invitation partit ainsi libellée : «L'inauguration de l'exposition annuelle de la Villa Médicis aura lieu en présence de Leurs Majestés les Augustes Souverains».

★

M. CHAUTEUPS A GENEVE

M. Chautemps est arrivé lundi matin à Genève.

Au cours d'une promenade autour du lac, il s'est fait montrer l'endroit où la S. D. N. fut torpillée, il y a deux ans, par son prédécesseur, M. Pierre Laval.

Le président du Conseil ayant ensuite manifesté l'intention de visiter le palais de la S. D. N., son entourage lui fit remarquer que ce geste pourrait être interprété comme une atteinte à la non-intervention. Il a regagné Evian sans insister.

★

L'HOSPITALITE DE M. BAILBY

Sept républicains espagnols ayant réussi à fuir le port basque de Pasajes, au pouvoir de Franco, et à gagner Bayonne, ont été dirigés par la police spéciale sur un centre d'hébergement.

Le *Jour*, dans son numéro de mercredi, en informe ses lecteurs sous les titres et sous-titres suivants : «Sept espagnols s'évadent de Pasajes. A leur arrivée à Bayonne, on ne les refoule pas, on les héberge».

Car, selon l'avis de M. Bailby, tout républicain étranger réfugié en France devrait être appréhendé et restitué à ses bourreaux.

★

LA GREVE DES MEDECINS

En raison de la grève des médecins qui sévit en Seine-et-Oise, on signale un important chômage dans l'intéressante corporation des pompes funèbres.

LA BOITE FACTEUR

Carbone. Alcubierre. — Je viens de relire ta lettre. Il faut, mon pote, que tu sois raisonnable. Nous sommes en guerre, quoi!...

Bartoli. Farlete. — Je crois que ce sont trois lettres que nous t'avons réexpédiées. Tu peux toujours compter sur nous.

Mirabet. Lérida. — A toi et à ton camarade italien, nous vous envoyons des journaux.

Mirailles. Albacete. — Je suis tout occupé à ton affaire.

Lefranc. Georges. Almeria. — Tâche de nous renseigner sur Colomer ; il y a longtemps que nous n'en avons aucune nouvelle.

Dufrene. Ciudad Real. — Merci, une autre fois.

Jerome Michel. — J'aime à écrire ton nom qui ressemble à celui d'un personnage de roman!...

Lestradae. Las Casas. — Si, ça veut dire oui ; no ça veut dire non ; donc ne te plains pas si l'on t'a dit si!...

Clement. Barastro. — Une petite femme vient souvent demander après toi ! Pourquoi ne lui écris-tu pas ?

Glabert. Caspe. — Je veux bien m'occuper de ton affaire, mais il ne faut pas que tu n'y donne plus suite, après!... comme l'autre fois!...

Lafourcade. Azaile. — Nous verrons ça la semaine prochaine.

Chagnon. Maurice. — Je t'ai écrit longuement mais j'attends ton adresse pour envoyer la lettre. Nous avons tes 100 pesetes.

Chavé. Henri. — Nous ne connaissons pas le camarade dont tu nous parles.

Papucci. Teruel. — Comme tu dois t'ennuyer depuis si longtemps que tu a quitté l'Arco del Teatro.

Garcia. Ejuive. — Le reçu que tu réclames a déjà été envoyé à Krachawik.

Arrey. Ejuive. — Je t'ai écrit particulièrement et ma lettre a dû te parvenir.

Gautier. Azaile. — D'ici quelques jours ta commission sera prête.

Tseuret. Madrid. — La même chose!

Jullien. Teruel. — C'est le Camarade Ambrosio qui t'apportera ce que tu demandes.

Laporte. Georges. — Ton ami Marcel il s'ennuie ! Viens vite, sinon je crois qu'il va périr ! Si tu l'entendais, comme il miaule!...

Serrat. Huesca. — Cette semaine nous n'avons pas eu de tabac, mais la semaine prochaine nous aurons des bretelles!...

Novi. Lérida. — Tu sais bien que je fais tout ce que je peux pour vous compromettre. Je suis encore plus méchante que je n'en ai l'air.

Solis. Madrid. — Le mieux est de voir le Commissaire politique. Il est là pour quelque chose!

Brunet. Jean. — Veux-tu nous faire savoir ton adresse. Nous avons une lettre pour toi.

Roger. Guadalajara. — Adresse-toi au Syndicat auquel tu appartiens, puisque c'est le plus compétent pour résoudre ce problème.

Philipon. Tardienta. — Je suis trop vieille, mon cher, pour avoir tellement de compliments.

Vernet. Alcubierre. — Veux-tu que je t'envoie un piano mécanique ? Il ne faut pas exagérer, mon petit!...

Viti. Albacete. — Pourquoi ne nous écris-tu pas ? Tu as tellement de boulot ?

Alfred. Bujaraloz. — Je sais bien que ce n'est pas de ta faute.

Jalot. Grañen. — Tu n'as rien à payer. C'est l'Allemagne qui «casquera»!

Fabrice. Andujar. — T'es pas de Marseille, des fois ? Barcelona n'est pas encore une succursale de la «Cannebière». sais-tu ?

MADLON

Gráficas Typus - Saló Garcia Hernández, 171 - Barcelona